

La comédie à la française, valeur refuge

Jacques Kermabon

Numéro 140, décembre 2008, janvier 2009

Comédie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kermabon, J. (2008). La comédie à la française, valeur refuge. *24 images*, (140), 21–22.



La comédie à la française, valeur refuge

par Jacques Kermabon

Cela commence à se savoir, les Français plébiscitent régulièrement leurs comédies. Dans les trente premiers succès du cinéma depuis 1945, si on trouve beaucoup de productions américaines parmi lesquelles quatre Disney, on cherchera en vain une seule comédie venue d'outre-Atlantique. Le rire est national.

Sur la bonne dizaine de films français de cette liste, neuf relèvent du genre comique. En tête : *Bienvenue chez les ch'tis* (Dany Boon), *La grande vadrouille* (Gérard Oury), *Astérix et Obélix : mission Cléopâtre* (Alain Chabat), *Les visiteurs* (Jean-Marie Poiré), *Le petit monde de Don Camillo* (Julien Duvivier). Cette propension se confirme si on se penche sur les cent plus grands succès, avec trois Gérard Oury, trois Jean Girault, deux Francis Veber et... *Jour de fête* de Jacques Tati, à la quatre-vingt-deuxième place. S'interroger sur les raisons de cet engouement relève du marronnier. Je me souviens, parmi d'autres, du titre d'un dossier dans une revue de cinéma : « La dictature du rire ». La revue a disparu, la question demeure. À l'heure où j'écris ces lignes, les zygomatics des spectateurs sont à peine reposés de *Parlez-moi de la pluie*, d'Agnès Jaoui, du *Crime est notre affaire*, de Pascal Thomas et de *Clienté* de Josiane Balasko, que s'annoncent *Bouquet final*, de Michel Delgado et *Mes stars et moi* de Laetitia Colombani sans oublier *L'emmerdeur*, nouvelle adaptation par Francis Veber lui-même de sa pièce, après la version d'Édouard Molinaro (1973). Faire rire est plus que jamais le maître mot des industries du spectacle ; pas une émission de radio ou de télévision sans son humoriste patenté, chroniqueur, imitateur ou perturbateur chronique.

Ceux qui voient ce goût du rire comme la compensation d'un mal-être social ou une manière de détourner le regard des masses populaires des malheurs du monde feront facilement le lien entre le succès inouï de *Bienvenue chez les ch'tis* et la tempête financière qui a secoué l'économie mondiale. À ce sociologisme sommaire s'ajoutent les explications qui mettent à jour ces recettes que l'on qualifie d'« éculées » telles la force du tandem, figure effectivement récurrente, le sens du quiproquo, la confrontation sociale ou ethnique, le principe du retournement qui fait qu'un être simple ou naïf et/ou de condition modeste se révèle plus roué – et toujours plus humain – que ceux qui prétendent le dominer, etc. Le mot « recette » demeure ambigu ; il donne l'illusion qu'il suffit de jouer d'un certain nombre d'ingrédients pour garantir un triomphe. Mais ces recettes, sortes de charpentes grossièrement décrites, sont toujours définies *a posteriori* à propos des succès alors qu'on dénombrerait encore plus de comédies qui, traversées des mêmes motifs, n'ont pas trouvé le public escompté.

« À partir du moment où les journalistes ou le festival de Cannes, qui a tous les ans la sélection la plus stupide de toute la production française [...], médiatisent une fausse image du cinéma populaire, le public ne comprend pas bien, il préfère aller voir les films américains ou regarder le sport à la télévision et on le comprend parfaitement. Au lieu d'expliquer aux gens qu'il y a, ou plutôt qu'il

y avait un cinéma populaire qui permettait à un cinéma d'exister en marge avec Godard ou Pialat qui ont leur public, on leur dit que c'est ça le cinéma du dimanche soir et que ça doit être ça pour hisser le peuple à un niveau culturel intéressant. » C'est ainsi que Christian Clavier décrivait, avec sa légendaire subtilité, mais hélas de façon assez classique, dans les *Cahiers du cinéma*, l'incompréhension de la critique au sujet du cinéma qu'il incarne, au moment de la sortie des *Visiteurs* (n° 465, mars 1993). *Camping*, de Fabien Onteniente,



OSS 117: Le Caire, nid d'espions (2006) de Michel Hazanavicius

succès de l'année 2006 (14,23 millions d'euros de budget, 5,47 millions d'entrées), offre la caricature de cette conception du mépris. Les Claude Brasseur, Mylène Demongeot, Mathilde Seigner y ont été payés grassement pour singer les comportements de la beaufitude profonde en vacances, aux côtés de l'humoriste Franck Dubosc, coauteur du film, qui y décline le personnage de vrai-faux dragueur rodé sur scène et au petit écran. Souligner que ce dernier n'y fait preuve d'aucun talent dramatique n'offre que peu d'intérêt à l'égard d'un cinéma qui agite des marionnettes caricaturales, repose essentiellement sur la connivence, des effets de reconnaissance – mais pas de véritable identification car le beauf, c'est toujours l'autre – et une morale simple : on peut être bête et pauvre, mais généreux ; on peut être riche, mais inhumain et ne pas savoir rigoler. Le tandem Onteniente-Dubosc a récidivé avec *Disco* (10 millions d'euros), mais avec moins de succès, même si ses 2,5 millions d'entrées (dont près de la moitié en première semaine) peuvent paraître énormes pour un produit qui, de l'avis général, sent le navet.




Camping (2006) de Fabien Onteniente

Disco n'a pas soutenu la comparaison avec *Bienvenue chez les ch'tis* (11 millions d'euros de budget, plus de 20 millions d'entrées), sorti quelques semaines avant. Je m'en voudrais d'ajouter au tombeau d'exégèses qui ont voulu comprendre les raisons de ce phénomène, logique pour certains : « C'est le travail d'un bon artisan. On ne se paie pas de mots ni d'images. On joue le jeu simplement, honnêtement, sans fioritures, écrit Philippe Bilger (*Marianne*). [...] Dany Boon, par ce film qu'il a heureusement voulu modeste et filial, a atteint la grandeur du quotidien. La France se dit en s'observant dans cette représentation d'une part d'elle-même : on est des gens bien, tout de même ! » À l'autre bout du spectre, ce plébiscite « relève de l'irrationnel. Dans cinq ans, dans dix ans, quand le film passera à la télévision, on se demandera quelle mouche a piqué la France de Sarkozy, quel malaise social a précipité le public vers le miroir moisi que leur tend le gentil comique... » (Antoine Duplan). Ce critique de cinéma suisse, en signalant – comme il se doit – les recettes dont use Dany Boon, précise : « Il faut bien reconnaître que *Bienvenue chez les ch'tis* est certes un film, mais qu'il ne relève en aucun cas du cinéma. Cinéaste est un métier ; celui de Dany Boon, c'est comique. Il écrit ses sketches, il les filme, il les appond, fort bien, mais ne mélangeons pas les torchons et les serviettes, le sitcom et le 7^e art. »

Pour avoir ri franchement, je n'ai jamais placé *Bienvenue chez les ch'tis* au firmament du septième art. Nos attentes, nos curseurs sensibles et mentaux ne sont pas identiques selon que l'on écoute une chanson de Dalida ou un air d'opéra, que l'on entame un polar ou un roman de Le Clézio. Maintenant, à chacun de déterminer si la comédie de Dany Boon lui semble du niveau de *La grande vadrouille* ou plus proche du *Gendarme de Saint-Tropez*.

Dans la gamme « film populaire », du moins en termes comptables¹, avec *OSS 117: Le Caire, nid d'espions* (14,09 millions d'euros, 2,3 millions d'entrées), parodie très soignée et à l'ironie bien trempée à l'égard de la suffisance des Français, Michel Hazanavicius, en rompant avec la bonasserie franchouillarde, en prenant et retournant les poncifs du cinéma d'espionnage à la française², a montré la voie d'un comique – disons – plus digne.

C'était en 2006 ; le nouvel épisode, *OSS 117: Rio ne répond plus*, prévu pour avril 2009 est attendu avec impatience.

La comédie à la française renvoie à un continent rarement évoqué dans nos colonnes, plus enclines à mettre en avant un cinéma à valeur culturelle ajoutée. Hélas, dans cet espace, les réussites comiques se font rares. On sent bien, chez certains, la volonté de tenter des comédies intelligentes, avec une densité psychologique plus consistante (Tonie Marshall, Jeanne Labrune, Brigitte Roüan), de lorgner vers le sophistiqué (*Hors de prix*, de Pierre Salvadori). Tous ces films ne sont jamais très loin des dites « comédies dramatiques » qui dosent, avec plus ou moins de bonheur, humour, émotion et parfois patine sociale (Agnès Jaoui, Bruno Podalydès, *Le premier jour du reste de ta vie* de Rémi Bezançon...). Dans ce dernier registre, Emmanuel Mouret fait entendre une petite musique plus personnelle, mais encore trop discrète pour qu'on soit certain de la conserver en mémoire. Le dernier opus des frères Larrieu, *Le voyage aux Pyrénées* (moins de 2 millions d'euros, 111 000 entrées), réalisé dans l'attente d'un projet plus ambitieux dont le tournage fut repoussé, relève d'un comique plus iconoclaste irrigué par la sève renoirienne qui souffle sur *Le déjeuner sur l'herbe*. Mais à l'inverse du cinéma populaire, qui s'affiche ouvertement comique, le rire, dans la catégorie « art et essai », demeure un ingrédient parmi d'autres. Le cinéma contemporain attend encore son nouveau Jacques Tati. 

1. « Film populaire » peut s'entendre au moins de trois façons. En termes comptables, il désigne un film au budget élevé (plus de 10 millions d'euros), qui nécessite un nombre d'entrées important pour rentabiliser son investissement (recours à des stars, promotion en conséquence). En termes « esthétiques », il évoque un cinéma du (bon) sens explicite, qui foudroie l'ambiguïté – je sais, Barthes employait la formule à propos d'Eisenstein –, proche du théâtre de boulevard filmé et reposant sur des têtes d'affiche. On peut aussi qualifier de « populaire » un film qui a du succès. En réunissant plus d'un million de spectateurs après seulement trois semaines d'exploitation, *Entre les murs* ne peut-il pas être considéré comme tel ? Avec un budget de 2,4 millions d'euros, la réussite du film de Laurent Cantet est en tout cas financière. À titre de comparaison, *La graine et le mulet*, autre succès, n'a pas atteint les 900 000 entrées.
2. Le personnage créé par Jean Bruce en 1949 a connu sa première adaptation en 1957 avec *OSS 117 n'est pas mort*, de Jean Sacha. Mais on garde plus facilement le souvenir de la série amorcée par André Hunebelle en 1963 avec *OSS 117 se déchaîne*, un an après le *James Bond contre Docteur No*, premier volet de la saga, à condition d'exclure *Casino Royal*, téléfilm de William H. Brown diffusé sur CBS en 1954.



Bienvenue chez les ch'tis (2008) de Dany Boon